



**HAL**  
open science

## Quand les soldats écrivent de l'hôpital

Christophe Dargère

► **To cite this version:**

Christophe Dargère. Quand les soldats écrivent de l'hôpital. Colloque "La guerre de 1914-1918 et l'écrit. Témoignages en mots et en images des combattants", Lycée Albert Thomas, Apr 2014, Roanne, France. hal-04730300

**HAL Id: hal-04730300**

**<https://hal.science/hal-04730300v1>**

Submitted on 10 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Quand les soldats écrivent de l'hôpital

Par Christophe Dargère

Je vous remercie pour votre invitation, Cher monsieur Constantin, cher Jean-François.

Je suis heureux et honoré d'intervenir ce soir pour évoquer le thème de l'hospitalisation des soldats de la Grande Guerre au travers de leurs écrits. Mon propos reprend certaines thématiques de mon ouvrage *Je vous écris de mon hôpital, correspondance de six soldats ligériens blessés pendant la Grande Guerre*, un ouvrage que mon ami Jean-Paul Nomade a bien voulu préfacer. Je me suis donc penché sur le parcours de six soldats nés et vivants dans la Loire. Ces hommes décrivent les conditions de leur hospitalisation dans leurs écrits. Je tiens à préciser d'emblée que je suis un piètre historien, et que c'est plutôt sous un angle sociologique et anthropologique que je me suis intéressé à ces destins, à ces hommes, à leurs souffrances.

Dans ces six témoignages, les évocations inhérentes à la vie hospitalière tiennent évidemment une place de choix. Le traitement bienveillant des infirmières, les amitiés naissantes avec les compagnons de chambre embarqués dans la même tourmente, le quotidien morose, l'éloignement de la famille sont des sujets récurrents qui rassurent, préoccupent, obsèdent et parfois hantent des hommes dont l'équilibre psychologique est malmené par la douleur physique et le traumatisme de la guerre. L'espoir et le courage guident la plupart, ce qui n'empêche pas certains de sombrer parfois dans la neurasthénie, la profonde tristesse, surtout lorsque l'environnement hospitalier s'avère être glauque et propice aux impressions mélancoliques. Nos lycéens (et lycéennes) ici présent, que je remercie grandement, vont vous présenter ces six hommes. Je m'engagerai ensuite dans une analyse intime, psychologique, du ressenti des hommes hospitalisés, en me basant sur leurs écrits.

## 1) Six destins de soldats

### 1) Etienne Chabry

Etienne Chabry vint au monde le 16 octobre 1890 à Bully. C'était l'aîné d'une famille de quatre enfants. Jeune homme, il tenta l'exode rural pour trouver du travail, comme nombre de garçons de sa génération issus des campagnes, là où les bouches à nourrir étaient parfois de considérables fardeaux pour les modestes fermes des contreforts des monts du Forez. Il travailla au port de Roanne, puis il prolongea sur Lyon cette première expérience roannaise. Et ce fut l'insouciance des vingt ans : garçon de restaurant puis garçon laitier. C'est dans cette tranche de vie où le monde s'ouvrit à lui que le service militaire lui rappelle ses devoirs d'enfant de la patrie. Après avoir passé deux années comme chasseur alpin dans la caserne savoyarde de Montmélian, il « rempile » en incorporant un régiment de Zouaves. Pendant deux ans, il découvre la Tunisie, puis le Maroc. Quelques mois après cette aventure coloniale, le 12 août 1914, il s'embarque avec le 2<sup>ème</sup> régiment de Zouaves de marche pour rejoindre la frontière belge. Il écrivait régulièrement à ses parents, ses cousins, ses cousines, ainsi qu'à de nombreux amis. Après avoir vécu la terrible épreuve de la Bataille de la Marne, Etienne Chabry fut blessé le dimanche 27 septembre 1914 près de Maricourt, dans la Somme. Touché au flanc droit, il fut évacué dans l'Eure, à l'hôpital temporaire n°5 d'Evreux. On le transféra ensuite à l'hôpital auxiliaire n°5 de Saint-Genis Laval, situé au pensionnat Sainte Marie (qui

abritait également l'école libre des jeunes filles). Il mourut chez lui en mai 1916, après une longue agonie d'un an et demie où il resta en permanence lucide et conscient de son sort. Il n'a jamais pu être opéré, le corps criblé des nombreux éclats d'obus. Sa correspondance est donc une compilation de lettres adressées à de nombreux membres de sa famille.

## **2) Pierre Montélimard**

Pierre Montélimard est né le sept novembre 1887 à Villars, dans la banlieue stéphanoise. Deuxième d'une fratrie de quatre enfants, il effectua ses obligations militaires d'octobre 1908 à septembre 1910. Inscrit plusieurs fois au tableau d'honneur, il acheva son service comme soldat de première classe. Mineur et fils de mineur, il épousa Jeanne en février 1914. Rappelé à l'activité le jour de la mobilisation générale, il rejoignit Montbrison le 4 août. À partir de cette date, il écrivit très régulièrement à ses proches, et notamment à son épouse. Incorporé au 216<sup>ème</sup> régiment d'infanterie montbrisonnais, il partit pour la zone armée le 11 août, alors que Jeanne était enceinte. Il connut son baptême du feu quelques jours plus tard, sur le front de l'Alsace, sans avoir combattu. Pierre participa à la Bataille de la Marne début septembre 1914. Il fut blessé le 8 septembre lors d'une contre-offensive française, dans le secteur de Fosse Martin, à la Ferme Nogeon (Oise). Touché à la jambe gauche par une balle d'obus, il fut évacué à l'hôpital temporaire n°25 de Nantes. Transféré ensuite à l'hôpital de Plessé, au cœur de la Loire-Inférieure, Pierre Montélimard regagna le dépôt du 16<sup>ème</sup> régiment d'infanterie au début du mois d'octobre 1914. Ce retour à la caserne de Montbrison lui permit de voir sa petite fille Rose, née le dix octobre... en cette même ville de Montbrison. Pierre Montélimard est mort en décembre 1914. Après de longs mois sans nouvelles, sa famille se résigna au pire. On ne retrouva jamais le corps de Pierre Montélimard. Ses écrits reposent ainsi sur la correspondance qu'il entretenait avec sa femme.

## **3) Joseph Duperron**

Né en 1893, Joseph Duperron avait 21 ans lorsqu'il fut appelé à la mobilisation, en août 1914. Aîné d'une famille de quatre enfants, il vivait dans la ferme de ses parents, des paysans qui résidaient dans le village de Belmont, au lieu-dit « Biesse ».

Versé dans le 278<sup>ème</sup> régiment d'infanterie de Limoges, il fut blessé lors d'une attaque allemande au tout début de l'été 1917.

Basé au nord de Soissons dans l'Aisne, son régiment essuya une attaque particulièrement violente en cette matinée du 20 juin, puisqu'une cinquantaine de soldats trouvèrent la mort, plus de cent cinquante soldats furent blessés, et autant furent portés disparus.

Laisse pour mort pendant de longues heures sur le champ de bataille, il fut retrouvé par hasard, secouru par les Allemands, et emmené dans une petite ville de Westphalie, Paderborn. Soigné au lazarett du Kaiserhof, il évoque sobrement ses conditions de vie de blessé et de détenu dans des courriers exclusivement adressés à ses parents. Joseph revint à Belmont, se maria et eut deux filles.

## **4) Benoît Desseigné**

Benoît Desseigné naquit le 28 juillet 1896 à Villers, au nord-est de Roanne. C'était l'aîné d'une famille de trois enfants. Destiné au métier de menuisier, il débuta son service alors que la guerre faisait rage depuis plusieurs mois. Incorporé dans le 5<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie Coloniale caserné à La Valbonne près de Lyon, il partit pour le front de la Somme le 9 août 1916. C'est à partir de ce jour qu'il tint régulièrement et scrupuleusement un carnet dans

lequel il consigna sa guerre. Après une période d'exercice d'un bon mois à Morvillers-Saint-Saturnin, il reçut le baptême du feu le 18 septembre 1916.

Benoît Desseigné fut touché à l'épaule et au dos un jour qui fit date dans le déroulement de la Grande Guerre. C'était le 16 avril 1917, soit le premier jour de la bataille du Chemin des Dames. Cette offensive de très grande envergure planifiée par les états-majors français se solda par un échec retentissant pour notre armée, et une véritable tragédie sur le plan humain. Conséquence de ces revers, des mutineries vont remettre en cause la gestion désastreuse des troupes françaises. Benoît Desseigné a été évacué dans les Vosges. Il fut soigné dans l'hôpital complémentaire n°10 qui s'était établi au Casino de Vittel. Benoît Desseigné survécut. Marié, il n'eut jamais d'enfant.

## **5) Joseph Devaux**

Né en juillet 1879 à Belmont, Joseph Devaux, seul garçon d'une fratrie de quatre enfants, grandit dans la ferme familiale. Il se distingua rapidement sur les bancs de l'école. Joseph obtint le baccalauréat, et fit des études supérieures qui le conduisirent au séminaire parisien de Saint-Sulpice. Il prit finalement un chemin radicalement différent, puisqu'il fit carrière au Crédit Lyonnais. Employé au tout début, il devint rapidement cadre. Il travailla à Roanne, et à Clermont-Ferrand. Il était chef de service à Annonay avant que la guerre n'éclate. Parallèlement à cette vie professionnelle brillante, Joseph est le chef d'une belle petite famille. Il épousa Eugénie Berthelier en 1907 qui lui donna une fille (Jeanne, née en 1908), et un garçon (Emile, né en 1912).

Rappelé à la mobilisation, comme caporal au 104<sup>ème</sup> régiment d'infanterie territoriale de Roanne, il fut versé dans divers autres régiments, avant de terminer sa guerre comme sous-lieutenant au 409<sup>ème</sup> régiment d'infanterie.

Une infime partie de sa correspondance (qui comprend au total plus de six cents lettres écrites à son épouse), inhérente à ses hospitalisations, est présentée ici. Joseph Devaux a été hospitalisé au moins trois fois pendant la guerre :

- en janvier 1915 pour des problèmes pulmonaires (transfert à l'hôpital mixte de Tulle, puis hôpital temporaire n°34 de Tulle) ;
- en mars 1916 au fort de Vaux, suite à une blessure au nez lors des premiers grands affrontements de la Bataille de Verdun (transfert à l'hôpital militaire de Chambéry) ;
- en octobre 1917 à Jouy dans l'Aisne pour une blessure à l'épaule gauche causée par un éclat d'obus (transfert à l'ambulance n°222 située à Tricot dans l'Oise).

Joseph Devaux est mort le six novembre 1918 des suites de blessures de guerre, ayant été une nouvelle blessé quelques jours avant.

## **6) Louis Brunel**

Louis Brunel vit le jour le 18 novembre 1887 à Sainte-Colombe, un petit village ligérien situé dans l'est du Roannais. C'était l'aîné d'une fratrie composée de trois garçons et d'une fille. La famille migra ensuite à Violay, un village perché encore plus perché sur les hauteurs des Monts du Lyonnais, quelques kilomètres au-dessus de Sainte-Colombe-sur-Gand. Louis était ouvrier agricole lorsqu'il épousa en 1913 une jeune ménagère, Marie. Il s'installa dans la ferme de son épouse, qui élevait ses deux sœurs et son frère, orphelins. Incorporé dans le 86<sup>ème</sup> régiment d'infanterie du Puy, Louis Brunel est sur le front de la Somme à la fin de l'été 1916. Il fut blessé le 19 septembre 1916, alors que sa compagnie était au plus près des lignes allemandes et qu'elle essuyait d'incessants tirs de mitrailleuses. Les soldats du 86<sup>ème</sup> furent obligés de se terrer dans les tranchées en dépit du mauvais temps, ne pouvant se défendre qu'avec des grenades. C'est dans ces circonstances que Louis a été évacué à l'ambulance 12/1

de Cayeux en Santerre. On le soigna pour un gros hémithorax, des plaies à la poitrine, des plaies multiples à l'avant bras droit et au bras droit, une vaste plaie sur la partie dorsale de la main droite, ainsi que des plaies aux doigts de cette même main (il fut d'ailleurs amputé d'un doigt). Un infirmier avec qui il avait fraternisé, René Cognet, a écrit quelques lettres à sa femme pour la tenir informée de sa lente agonie, puisqu'il est mort au début du mois d'octobre 1916.

## 2) Réflexions sur l'hospitalisation du Poilu

Dans les témoignages de nos combattants ligériens, tout comme dans certains ouvrages célèbres relatant la Grande Guerre, on trouve un nombre considérable d'allusions relatives aux conditions de l'hospitalisation. L'hospitalisation est un profond bouleversement dans le quotidien du soldat. Elle constitue un retour inespéré et salvateur vers l'humanité. Je vais traiter sept points qui me sont parus flagrants, dans la mesure où ils revenaient souvent, et dans la plupart des écrits. Mon propos repose donc sur les écrits de nos six soldats et il sera complété par d'autres témoignages publiés.

### 1) La redécouverte de l'univers féminin

Le front représente une abjecte compilation des comportements les plus bestiaux. Les pulsions primitives et instinctives qui caractérisent le quotidien des Poilus répondent à une seule logique : celle de la survie. Pour le soldat, les premiers instants de l'hospitalisation sont marqués par un retour vers l'humanité. Le monde de l'hôpital est en contraste total avec celui de la tranchée. Un des plus flagrants symboles de ce retour vers des conduites humaines et sociales normales est bien évidemment la présence féminine caractérisée par les infirmières.

(André Tanquerelle)

« En fin de compte me voici tout près de vous, dans un hôpital de dames écossaises. Ici tout le personnel est féminin, depuis la doctoresse en chef (colonel S.V.P !), qui coupe les jambes et les bras, jusqu'aux conducteurs des autos. Et ça marche ! Au doigt et à l'œil. Et c'est chic comme installation. Nous sommes dans une abbaye. »

La phase d'évacuation sème le doute dans les esprits des soldats blessés, qui ignorent s'ils seront pris en charge dans des hôpitaux militaires (parfois à dominante masculine), ou s'ils seront confiés à un personnel féminin. Aussi, lorsque se profile le type d'hôpital pour le Poilu, c'est le grand soulagement quand il prend conscience qu'il sera soigné par des femmes.

(Gabriel Chevallier)

« C'est en pénétrant dans un grand hall que la vue des infirmières en blanc, les unes jeunes gaies et fraîches, les autres grisonnantes et maternelles, nous apprit que nous étions favorisés. Des femmes ! Des visages, des voix, des sourires de femmes autour de nous ! Ainsi, nous ne tombions pas dans un sinistre hôpital militaire... »

Le front est un espace exclusivement masculin. La confrontation virile y est permanente. Pendant de très longs mois, les hommes ne vivent socialement qu'entre eux. L'arrivée à l'hôpital se traduit par une redécouverte de la condition féminine et de sa douceur. Les infirmières, les aides soignantes aseptisent les plaies physiques et les traumatismes psychiques causés par des hommes. Lors de son arrivée à l'hôpital, Jean Leymonnerie décrit cette sensation troublante, ce véritable choc culturel caractérisé par une profonde rupture entre le monde souillé du front (uniquement régulé par les hommes) et celui des lieux de soins (là où les femmes possèdent une fonction importante).

« Ce qui me frappe d'abord, c'est un essaim de blanches infirmières, aux voiles flottants, aux sourires délicieux, ce qui m'éblouit et m'oblige à fermer les yeux tant je suis peu accoutumé à de semblables visions. »

Tout ce qui évoque le monde féminin semble salubre et fondamentalement bienveillant pour le combattant meurtri. La promiscuité avec l'environnement viril et considérablement violent qui caractérise les zones de combat a littéralement sevré les hommes de comportements doux, de sentiments affectueux, de gestes tendres. La vision des infirmières symbolise tout l'inverse du front et de la morbidité ambiante qui plane au-dessus de lui. Dans ses deux extraits de lettres proposés ci-dessous, Joseph Devaux évoque « des yeux pleins de passion » qui s'opposent aux regards de haine et de mort, inséparables compagnons des masques mortifères de ceux qui tuent pour ne pas l'être. Il y a aussi le parfum contrastant avec les odeurs de putréfaction des cadavres et de déjection qui jonchaient les tranchées. Et puis, cette douce allusion aux agréables décolletés des infirmières s'érigeant en miroir d'une absence de relations intimes lorsque les soldats sont en ligne :

« Nous sommes soignés par des infirmières civiles, poudrées et parfumées, aux yeux pleins de passion. Des femmes de ménage font la grosse besogne, elles sont dévouées et complaisantes. L'ordinaire sans être succulent est bien passable. (31 octobre 1917) »

« Il y a un instant nous avons eu la visite de deux trois gracieuses infirmières poudrées et parfumées et agréablement décolletées. (27 octobre 1917) »

Le fait de revoir des femmes en un lieu aussi salubre que celui de l'hôpital est également une expérience délicieuse pour Etienne Tanty

« Quand je me suis senti dans un lit, au milieu d'un long dortoir, où, dans la pénombre et le silence je n'apercevais plus que la forme blanche d'une infirmière, où les ampoules électriques s'allument subitement, où un bouquet de fleurs donne, avec ces femmes, une allure coquette et souriante et bonne à cette salle, j'ai éprouvé un certain bonheur et je n'ai pas regretté mon gourbi, ma toile de tente, les grenades et les fils de fer barbelés. Je n'aurai jamais pensé que la contemplation d'une vulgaire et honnête ampoule électrique fût si fertile en joies ! Les infirmières sont aimables et douces et dévouées comme je ne puis le dire – jeunes ou vieilles, elles sont aussi maternelles et gracieuses ; elles ne sont ni jeunes ni âgées : ce sont des femmes. »

Outre ses « retrouvailles » avec les femmes, Etienne Tanty exprime ici la réappropriation de ses sens, qui passe par la redécouverte du silence et de la pénombre, deux notions qui n'existent que très épisodiquement sur le front. Ainsi, l'ouïe était considérablement malmenée par le bruit des bombardements, et la vue était soumise aux « éclairs de feu » incessants. Joseph Devaux évoque l'environnement parfois surréaliste du front :

« Le spectacle du bombardement était magnifique et terrifiant. L'horizon s'agitait dans le feu et la fumée. La terre tremblait, l'atmosphère sifflait, hurlait, nuit et jour ce chaos apocalyptique secouait l'ennemi jusque dans ses cavernes les plus solides et les plus profondes. (29 octobre 17) »

Dans cet univers hostile, l'homme était désorienté. Le quotidien y était rythmé par les attaques à mener, ou à contrer. Nuits et jours n'étaient plus séquencés, ils se confondaient en une vaste période morose où les hommes évoluaient tels des pantins, troublés et altérés par le manque de sommeil, la fatigue physique, la détresse psychologique. La vie à l'hôpital produisait un effet structurant qui rééquilibrait le rythme biologique des soldats...

## 2) Propreté et reconstruction identitaire

L'hôpital est en principe un environnement sanitaire régulé par la salubrité, l'ordre et la propreté. Ceci contraste une nouvelle fois avec le désordre et la saleté caractérisant la vie dans

les tranchées. L'hygiène des Poilus, totalement désastreuse en ces espaces de « pâture humaine », est passée en revue dès leur arrivée dans l'univers médical.

(André Tanquerelle)

« Le soir de mon arrivée, deux infirmières s'emparent de moi et en un clin d'œil je fus déshabillé, lavé, gratté, peigné, parfumé, elles me firent même les ongles. »

Ce protocole sanitaire est destiné à éviter la contamination physique et les effets pervers de la promiscuité entre patients, au travers des risques de contagion. Facilitant le travail du soignant, la toilette s'accompagne d'une phase de reconstruction et de reconquête identitaire. Le visage, ce fondamental outil de communication dans la présentation de soi est un véritable ambassadeur de l'être, un miroir de l'âme. Présenter une image convenable est un processus élémentaire dans le rapport à l'autre. Aussi, les soldats s'inquiètent de rendre propre ce qui constitue le fondement de leur apparence<sup>1</sup> :

« C'est ainsi qu'une grosse matrone à l'air majestueux s'est emparée de mon pied droit, encore entouré des gazes de la gelure et se met à même de le déplier de son pansement, sous prétexte de le laver. Je lui ai fait comprendre qu'une semblable attention me touche, mais que mon pied est propre et que ma figure, plutôt, aurait grand besoin d'un coup de torchon. Alors, elle se met à me frictionner énergiquement le nez et les oreilles à tel point que suis obligé de l'arrêter dans son enthousiasme. »

En ce sens, la toilette se rapproche de l'acte médical. Le soin s'entremêle avec le nettoyage : laver et panser sont deux actions indissociables. Avec la toilette, le corps se dépouille d'une couche de crasse et de sang qui formait une carapace protectrice, aussi funeste qu'animale. En étant lavé, l'homme se transforme. Il abandonne cette enveloppe décadente qui avait annexé son être, et regagne peu à peu le rang de l'humanité, le commun des mortels<sup>2</sup> :

« Je cédaï à la faiblesse qui me venait de tant de facilité et fermai les yeux, quand une jeune infirmière s'empara de moi.

Je n'étais pas lavé depuis que nous avons pris les tranchées, pour les attaques du 25 septembre. Sous sa gaine de pansements, des pieds aux épaules, mon corps était recouvert d'un mélange de crasse et de sang séché, et sous les gazes couraient encore les poux blanchâtres, qui éclatent sous l'ongle comme un bouton mou, avec une éclaboussure ignoble. La jeune fille m'adossa aux oreillers, posa une cuvette sur mon lit et me nettoya la figure. Je changeais de tête. Du masque hâve, tatoué d'horreur et de fatigue, que m'avaient donné vingt jours de combat, sortit mon vrai visage d'homme destiné à vivre, mon visage de l'arrière. Elle s'intéressa à ce nouveau visage qu'elle venait de décaper, rosé mais encore hébété, et me demanda :

- De quelle classe êtes-vous ? »

Ce témoignage très éloquent de Gabriel Chevallier, évoquant son « visage de l'arrière » ; son « vrai visage d'homme destiné à vivre » montre à quel point les hommes eurent besoin de se débarrasser de l'image du « rat des tranchées » qui représentait une créature bestiale, pouilleuse, crasseuse n'ayant pas le temps ni les moyens de s'occuper d'elle-même et de se présenter avec décence. Ce paroxysme dans la dégradation de l'image de soi, caractérisant le vivier uniforme et impersonnel des « zombies du front » trouve sa conclusion lors de l'entrée à l'hôpital. Dès lors commence une réappropriation identitaire, la possibilité de faire bonne figure en étant propre et socialement présentable. Le soldat redevient digne, son apparence décente lui permet enfin de participer activement à l'évolution du monde social qui l'entoure. Ainsi, une fois entré en possession de son vrai visage, l'infirmière commence de s'intéresser à la vie de Gabriel Chevallier...

### 3) Panser les plaies et les traumatismes

1- Jean Leymonnerie, *Journal d'un Poilu sur le front d'Orient*, op. cit., pp. 259-260.

2- Gabriel Chevallier, *La peur*, op. cit., p. 127.

Au front, les soldats n'ont cessé d'être soumis à des violences multiples. Soumis à des conditions météorologiques extrêmes, au confort précaire, à l'absence d'hygiène, au manque d'eau, de nourriture et de médicaments, les hommes devaient par-dessus tout subir les effets désastreux des combats en eux-mêmes. Les corps enduraient le martyr. Entre eux, les hommes cherchaient à s'anéantir : tirs d'obus, de fusils, de mitrailleuses, lancers de grenades, de gaz asphyxiants, combats à l'arme blanche... Les corps se déchiquetaient, se transperçaient, se broyaient, se brûlaient, se déchiraient, se coupaient. Subitement, avec l'arrivée à l'hôpital, les personnes qui gravitent dans l'environnement du soldat ont une attitude inverse. L'on ne cherche plus à détruire ou anéantir le corps du combattant. On cherche à le guérir, à le réparer, à le reconstruire. Les infirmières, les médecins se penchent sur les corps pour soigner. On extrait des éclats d'obus, des balles ; on panse des plaies, on recoud des entailles, on atténue des douleurs. Joseph Devaux explique ce basculement à l'égard de son corps, qui se produit le même jour :

« J'ai été blessé hier par un éclat d'obus à l'épaule gauche. En arrivant à l'ambulance j'ai été opéré. L'éclat est extrait, je vais très bien. Je ne souffre pas trop, en tout cas la blessure est sans gravité. (23 octobre 1917) »

Le paradoxe est considérable. Le corps « cible à éliminer » se transforme en un corps à sauver coûte que coûte. Le seul lien que l'on peut finalement établir entre le front et l'hôpital, pour ce qui est inhérent à l'existence du soldat, réside dans le fait que son corps n'est plus sa propriété<sup>3</sup> :

« A mon réveil on me fit une piqûre antitétanique, puis je fus transporté à la salle d'opération. Là, trois dames me couchent sur une table, et après avoir écouté mon cœur, etc. etc. on me met un masque sur la figure. Cela sentait bon, une odeur fraîche qui m'engourdisait. Chloroforme. Cinq minutes après j'étais dans les nuages. Et je me suis réveillé dans mon lit, la jambe immobilisée dans une cage de fer. »

L'action soignante est évidemment très disparate, soumise à la configuration de chaque blessure. Certains cas sont très complexes, comme celui d'Etienne Chabry par exemple. Il n'est pas possible d'extraire les projectiles logés trop profondément dans son corps. S'ensuivra pour le malheureux soldat une lente mais fatale agonie, face à cette situation problématique, trop complexe à gérer pour ses soignants, en dépit de tous leurs efforts et de toutes leurs bonnes intentions :

« A propos j'allais oublier de vous parler de ma blessure. Il faut d'abord que je vous dise que celle-ci est en bonne voie de guérison malgré que la balle n'en soit pas encore extraite. Je ne souffre pas beaucoup. Cependant j'ai souffert à chaque pansement. Le chirurgien nettoyait profondément ma blessure et cherchait à découvrir le projectile sans y parvenir. Dernièrement, il avait cru l'avoir trouvé. Le lendemain il s'amène avec bistouris et autres outils de ce genre. Après un instant de recherche qui m'a paru un siècle, il s'est rendu compte que ce n'était pas la balle qu'il avait cru rencontrer. Depuis, il fait mes pansements sans que j'en souffre trop malgré qu'il soigne toujours à la teinture d'iode. Je pense que dans quelques jours j'irai à la radiographie. (14 octobre 1914) »

« Mr Patel le chirurgien qui m'a déjà opéré en novembre, juge ma nouvelle opération dangereuse, les projectiles se trouvant trop profonds ; en outre il serait obligé de me scier des côtes pour la pratiquer. Il juge préférable d'attendre quelques temps pour voir d'après un nouvel examen radiographique s'ils se sont déplacés et devenus plus faciles à extraire. (10 février 1915) »

---

3- Dominique Carrier, « *On prend nos cris de détresse pour des éclats de rire* », André Tanquerelle, *Lettres d'un poilu (1914-1916)*, op. cit., p. 155.

Pour autant, le monde médical ne fut pas toujours décrit de manière élogieuse par les soldats qui étaient entre ses mains. Cependant, pour une écrasante majorité d'entre eux, le traitement hospitalier était un espace de refuge considérablement salubre...

#### 4) Le symbole des draps blancs

Dans de nombreux témoignages, les soldats sont interpellés par la couleur blanche (tenues des infirmières, salles de soin)... Cette couleur si particulière évoque naturellement la virginité, la pureté, l'angélisme. Elle est en contraste absolu avec les dimensions grises, obscures et sombres qui caractérisent l'univers des tranchées. Elle symbolise un environnement bienveillant, humain, soignant. Pour les soldats, elle représente l'arrivée dans un espace qui lutte pour que la vie triomphe, eux qui proviennent d'un lieu qui ne reflète que mort et destruction. Ce passage de l'enfer au paradis trouve son illustration dans la blancheur, et notamment celle des draps, comme le décrit Benoît Desseigné :

« Nous sommes hospitalisés dans les différents hôtels de cette petite ville d'eau, qui sont, depuis la guerre, transformés en hôpitaux. Je fus emmené au Casino (hôpital complémentaire n°10). En arrivant, on nous fait nettoyer, on nous donne du linge propre et on nous conduit dans les salles où nous avons de bons petits lits blancs ; choses que nous n'avons pas vues depuis trois mois et demi. (21 avril 1917) »

Lorsque le soldat glisse son corps dans des draps blancs en arrivant dans les murs de l'hôpital, il réenclenche un processus qui avait débuté à sa naissance, que le front avait mis entre parenthèses, puisque dans les tranchées les hommes dormaient assis, parfois à même le sol. Le simple fait qu'il soit dans un lit peut suffire à distinguer l'homme de l'animal.

Se coucher dans un lit propre constitue une étape dans la phase de la reconstruction identitaire, et, plus largement, vers un retour à une vie digne de ce nom<sup>4</sup> :

« Blessé depuis six jours, n'ayant pas quitté le dur brancard sur lequel je ne pouvais me tourner, le lit dans lequel on me coucha me fut d'une douceur infinie, et de me trouver dans un lieu clair et propre, dans des draps blancs, me procurait un étrange étonnement. »

Cependant, la blancheur des draps inspire d'autres sentiments. Pour Célestin Freinet, c'est la manifestation d'un procédé de dépersonnalisation, qui tend à uniformiser le soldat blessé, dépourvu de singularité<sup>5</sup> :

« On m'a changé de salle. Mais les salles se ressemblent si bien et les draps blancs uniformisent tant toutes les têtes des blessés. »

Ce glissement dans les impressions trouve son paroxysme et sa conclusion lorsque la blancheur éclatante, symbole de vie et synonyme de pureté, s'entremêle avec une dimension mystique, où le visage pâle et blanchâtre de la mort se profile<sup>6</sup> :

« Sans un cri, il est mort... Son dernier mouvement a été un geste dégoûtant et bestial... incroyable. Et, de nouveau, on a mis des draps blancs qui s'ouvrent tout grand pour une nouvelle victime. »

Le drap blanc qui entoure le corps du nouveau-né est aussi celui qui enveloppe la dépouille du soldat, accompagnant au final les grandes étapes de la vie de l'homme au travers de son destin. Ainsi, Joseph Devaux est « enseveli dans un linceul »<sup>7</sup> d'après la lettre qui renseigne

---

4- Gabriel Chevallier, *La peur*, op. cit., p. 127.

5- Célestin Freinet, *Touché ! Souvenirs d'un blessé de guerre*, éditions Ateliers du Gué, 1996, p. 38.

6- *Ibid.*, p. 41.

7- Voir page 105.

son épouse sur les circonstances de sa mort, et qui lui indique les dispositions administratives à prendre.

## 5) La douceur du lit

« (...) on me mit dans un bon lit bien doux avec un cruchon ! J'ai dormi, dormi ! »<sup>8</sup>

La vie dans les lignes présente une insalubrité immonde et une précarité matérielle absolument intenable pour ses occupants. Définies comme des endroits morbides, les tranchées sont jonchées de cadavres, maculées de boue, tapissées de caillasses et de terre souillée, envahies par des animaux et des insectes répugnants. Vivre en ces espaces fut une insupportable épreuve qui marqua à tout jamais les esprits de millions de garçons ayant fait la grande Guerre. Pourtant les hommes ont montré de bien étranges facultés d'adaptation. Avec le froid glacial, le vent, la neige, la pluie, la boue, mais aussi la canicule et la chaleur écrasante du soleil, les soldats se sont acclimatés. Ils ont enduré dans le seul espoir de survivre. En ces lieux ternes, dépersonnalisés, dépourvus d'humanité, les hommes dormaient comme ils pouvaient, parfois simplement protégés par de simples couvertures dont certaines étaient pourries, en lambeaux, mangées par les rats<sup>9</sup> :

« (...) c'est comme une couverture, nous en avons tous une que nous portons avec nous pour nous coucher, moi on m'en avait donné une qui ne valait rien du tout et à présent elle est toute en morceaux, les rats m'en ont mangé la moitié parce qu'elle était pourrie, elle s'est déchirée comme du papier mouillé et il y a plus d'un mois que j'en ai fait la réclamation et je leur ai renouvelé plusieurs fois, ils me promettent bien une couverture mais j'en ai encore point touché, en attendant l'hiver se passe et puis crève si tu veux, (...) ».

Les impressions sont alors saisissantes lorsque le soldat, une fois blessé, évacué, et hospitalisé, retrouve enfin le simple plaisir de se glisser dans un lit. Ce meuble étrange qui présente une symbolique particulière reçoit le corps de l'homme, bien souvent de sa naissance (voire de sa conception), jusqu'à sa disparition (le lit de mort). Cette transition des lieux et des espaces est un moment clef dans la guerre de chaque soldat. Le transfert du front (un monde inhospitalier par définition), pour celui de l'hôpital et de son univers particulier passe par cet indescriptible bonheur de se plonger dans un lit, une sensation agréable que certains n'avaient plus connue depuis des mois<sup>10</sup> :

« Le 12 août 1915, Jean arrive à l'hôpital de Bandol. « Depuis des mois, je n'avais pas eu la satisfaction de me glisser dans des draps frais. Malgré la fatigue, j'ai savouré mon plaisir et, sans plus tarder, me suis endormi (...) ».

Jean Leymonnerie « savoure son plaisir » et retrouve la sensation du confort, du mieux être, après avoir passé des mois à souffrir et à être malmené. Malgré une amputation à la jambe, il s'émerveille du cadre dans lequel il est hospitalisé<sup>11</sup> :

« Toujours est-il que, peu après notre arrivée dans cette hospitalière maison, je me vois transporté dans un lit très vaste, situé devant une grande baie vitrée qui doit avoir une vue splendide sur quelque jardin, à moins que ce ne soit sur la mer, laquelle, je le soupçonne, ne doit pas être bien loin de l'hôpital. (...) »

---

8- Dominique Carrier, « On prend nos cris de détresse pour des éclats de rire », *André Tanquerelle, Lettres d'un poilu (1914-1916)*, op. cit., p. 155.

9- Christophe Dargère, *Si ça vient à durer tout l'été... Lettres de Cyrille Ducruy, soldat échochois dans la tourmente 14-18*, Paris, éditions L'Harmattan, 2010, pp. 113-114.

10- Jean Leymonnerie, *Journal d'un Poilu sur le front d'Orient*, op. cit., p. 161.

11- *Ibid*, pp. 260-261.

De mon lit, le rideau de la baie complètement tiré, j'aperçois, en me soulevant autant que je le puis, une mer bleue d'azur qui s'étend à perte de vue et, tout le long du rivage, un large trottoir sur lequel, déjà, passent des promeneurs. La pluie d'hier soir est passée. Un soleil radieux éclaire alentour et une journée magnifique se prépare. »

Les terribles images du front s'éclipsent lentement face à ce cadre enchanteur. Peu à peu la réalité du monde au travers d'un esthétisme se traduisant par la beauté d'un paysage, la vue de la mer, la douce présence des femmes, tend à recouvrir les sombres moments passés dans les tranchées. La reconstruction d'un destin qui a traversé de terribles épreuves commence par cette phase durant laquelle le soldat mesure sa chance et envisage l'avenir avec espoir, à l'image de l'alternance du temps évoquée par Jean Leymonnerie : « la pluie d'hier est passée » ; « une journée magnifique se prépare ».

## 6) Le lit, un espace refuge

Le lit du blessé ne fait pas que proposer un retour au confort et à une sorte d'humanité le distinguant de l'animal. C'est un véritable symbole venant s'ériger en opposition au monde des tranchées. Lorsque les soldats envisagent leur nouvelle condition, celle-ci en revient inéluctablement à être mise en parallèle avec la vie de ceux qui sont restés au front. Cette forte empathie montre combien les Poilus ont été marqués par la manière dont leur existence a été maltraitée à tous les niveaux ; mais elle démontre également la profonde solidarité que les soldats éprouvent entre eux, notamment lorsqu'ils imaginent les camarades demeurés dans les zones de combat. En tout état de cause, la stratégie la plus répandue dans les comportements des soldats blessés, est de rester le plus longtemps possible à l'hôpital afin de bénéficier pleinement de « l'hospitalité primaire » qu'il représente, à savoir un espace abrité du froid, de la pluie, de la boue, des balles, des obus ; et ce en dépit du fait que la nourriture et les soins peuvent laisser à désirer<sup>12</sup> :

« Malgré que le temps me dure bien ce n'est pas le moment de sortir de l'hôpital, je peux y rester encore longtemps si je ne fais pas de bêtise. On est bien mal nourri, on mange à peine la moitié de son sous mais seulement on est à l'abri. »

Le soldat est en sécurité à l'hôpital, très paradoxalement puisque s'il se trouve en son sein, c'est que sa santé et son intégrité physique sont entamés. Mais lorsqu'il ne court aucun danger, qu'il ne souffre pas trop, et qu'il dispose de la « bonne blessure », tant évoquée, alors le séjour hospitalier est une tranche de vie à savourer pleinement<sup>13</sup> :

« Pour moi, qui ai eu la chance d'attraper la « bonne blessure », ce gros lot des champs de bataille, je me trouve à l'hôpital comme un homme qui passerait son hiver dans le Midi. »

Joseph Devaux évoque cette notion tant utilisée de « la bonne blessure » :

« Cette fois je vous écris de l'hôpital. C'est vous dire que je tiens la belle blessure. (14 mars 1916) »

Ce nouveau sentiment de bien-être qui envahit le Poilu et réinvestit le désert affectif qu'il a traversé pendant qu'il vivait au front favorise évidemment la guérison, et tend à reconstruire sa structure psychique, considérablement ébranlée par les souvenirs de guerre. Les bonnes et longues nuits régulées par un sommeil réparateur régénèrent les corps et les esprits :

---

12- Christophe Dargère, *Si ça vient à durer tout l'été... Lettres de Cyrille Ducruy, soldat échochois dans la tourmente 14-18*, op. cit., p. 203.

13- Gabriel Chevallier, *La peur*, op. cit., p. 158.

« Ici chaque nuit il gèle à pierre fendre. Nous faisons bon feu dans les salles. Nous avons d'excellentes couvertures de laine, on dort d'excellents sommes de neuf heures du soir à sept heures de matin. Ma blessure m'a fait souffrir un peu aujourd'hui, la guérison est très lente, mon Dieu je ne m'en plains pas trop car ici on n'est pas mal. (Joseph Devaux, 3 décembre 1917) »

## 7) Le lit, un espace privé

La propriété des choses est une notion qui a bien évidemment été mise entre parenthèses pendant la vie au front. Les mouvements de troupes, les cantonnements en divers lieux, les avancées ou les reculées dans les lignes sont autant de chamboulements dans la vie des soldats qui ont gommé les réflexes, les règles et les sentiments d'appartenance à un bien, à un lieu. Le dépouillement identitaire est omniprésent dans les tranchées. Remettre son destin entre les mains du hasard, ou au gré des décisions de ceux dont on dépend tend à engager la notion de dépossession dans tous les compartiments de l'existence du Poilu.

La vie hospitalière propose une sédentarisation (parfois temporaire car les soldats changeaient fréquemment d'unité de soin) qui a pour effet de redonner un environnement personnel, un espace privé au blessé. Celui-ci se réapproprie des notions abandonnées par l'impersonnalité du front, et du « no man's land » symbolique qu'il représente. Dans l'hôpital, l'univers du blessé ou du malade se centralise autour de son lit. En effet, ce meuble qui lui est attribué demeure le sien tout au long de son séjour. Il n'est ni partagé, ni réquisitionné, ni occupé, par un autre, plus débrouillard, ou plus viril. Dans un hôpital chacun possède le droit d'avoir un lit. À partir de cela, un processus de réappropriation réenclenche la vie sociale de l'homme hospitalisé. Le lit permet au soldat blessé de reconstituer un petit univers clos, une enveloppe sociale qui lui redonne une forme d'intimité, au sein de laquelle il se fabrique un environnement individuel. Outre le fait de pouvoir « se recentrer » sur sa vie, les marquages territoriaux créés par le lit réintroduisent une distance entre le monde et le Poilu. Cette reconstitution d'un environnement personnel, d'un espace privé, passe par tout un panel d'actions que le soldat fait en lien avec son lit. Par exemple, Joseph Devaux quitte son lit juste pour se mettre à table :

« Dans la matinée je passe mon temps à lire ; je me lave et je me rase au lit. Je me lève ensuite juste pour me mettre à table. (14 novembre 1917) »

L'acte d'écrire est une démarche fondamentalement intime qui requiert la tranquillité de l'esprit, tout en présupposant un minimum de conditions matérielles pour exécuter correctement le geste et mener à bien cette intention pour un proche qui attend avec impatience des nouvelles, quelque part en France. Ainsi, écrire dans les tranchées, dans un train, ou sous un abri de fortune n'était pas chose facile. Pouvoir écrire dans des conditions paisibles, assis sur un lit, est un usage que semble savourer Joseph Devaux :

« Comme d'habitude je t'écris assis sur mon lit. (19 janvier 1915) »

Le lit présente aussi la fonction de soutenir le soldat hospitalisé. Il lui propose un support doux censé contenir sa souffrance, qu'elle soit physique ou psychique. Dans une période de détresse morale, ou dans un moment d'intense douleur physique, le lit est un refuge, un espace d'isolement qui permet à chacun de gérer comme il l'entend ce qui le fait souffrir. Ce repli sur soi, cet accès à un cocon symbolique évoque deux images typiques de la condition humaine : celle du fœtus, mais aussi celle du mourant agonisant sur son lit de mort. La construction de cet environnement virtuel, clos et sécurisant gravitant autour du lit, lui donne une dimension protectrice et aide le blessé à mieux appréhender sa condition :

« Je suis toujours au lit, c'est le seul endroit où je me trouve bien et où je ne souffre pas. (Joseph Devaux, 23 janvier 1915) »

**Je vous remercie pour votre attention**